

DESSIN D'UNE AUBE
A L'ENCRE NOIRE

Du même auteur

***aux éditions* THEÂTRALES**

LES NOCES, 1983

Comptine - Homme avec femme, arbre et enfant - Chair chérie

LE CHANT DE LA BALEINE ABANDONNÉE, 1992

chez d'autres éditeurs

BIBI LE KID, *Tapuscrit n° 20, Théâtre Ouvert, 1982*

FRATERNITÉ, *Actes Sud-Papiers, 1986*

LE RIRE D'ALEXANDRE, *Actes Sud-Papiers, 1993*

YVES
LEBEAU

DESSIN D'UNE AUBE
A L'ENCRE NOIRE

éditions

THEATRALES

Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



Images de couverture d'après deux pastels de Julia Lebeau.

© 1995, éditions THEATRALES,
4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-907810-67-7

« Un texte jubilatoire... »

« *Dessin d'une aube à l'encre noire* » est un texte jubilatoire. D'emblée, j'en ai aimé la facture physique, nerveuse, exempte de toute morbidité. Il aborde, il est vrai, un sujet extrême, la mort, celle du père, mais le deuil n'est pas une maladie infectieuse, pas plus qu'il ne dénote une faiblesse de caractère. Yves Lebeau traite son sujet avec une salubre barbarie, sans jamais verser dans la complaisance ou la profanation. Cette disparition, comme la chute d'une idole, est certes une fracture douloureuse, mais elle est d'abord un exutoire, l'acceptation pour le fils d'enfin se reconnaître, sans tutelle ni béquilles. D'abord refusée, puis affrontée, la fin du père ouvre à l'enfant, à l'issue d'une forme de combat initiatique, un horizon dégagé, d'autant plus exigeant. Le texte ne macère jamais dans le cynisme ou la désolation. Sans cesse tonique, cruel ou drôle, il est générateur de vie. Il affronte le tabou de la mort par la voie directe dans sa quotidienneté la plus repérable. Je parle de combat ! Oui, l'écriture évoque l'intensité d'un match de boxe. Ne se déroule-t-il pas en sept reprises, en une semaine, du lundi au dimanche. La violence des mots, la fulgurance des images sont autant d'esquives que de coups. Transmuer l'insupportable sentence en germination de vie, tel est l'objet de sa révolution intérieure. J'y vois encore la solitude de l'auteur, accrue ces temps-ci, qui, armé de sa plume-scalpel, tente d'investir au plus près, avec courage, à la fois l'aspect clinique et les arcanes affectifs du mystère absolu. Sans dériver à caractère philosophique ou religieux, cette parole crue s'attarde à regarder vivre la mort pour que la vie, elle, ne meure pas.

Jacques Zabor
Octobre 1994

A Guy, mon frère.

LE LUNDI

Père, mon Père
on dit que tu meurs et je n'y suis pas
je suis à mon encre, à mes livres, à mes mots.
Le téléphone, à l'aube, m'a surpris. Je le décroche.
Et je suis à mon bain, la nuque prise par l'eau
le sexe à la dérive, sur le ventre
debout, comme un bouchon de pêche.
Sous la mousse, je me distrais.
Un télégramme encore, me porte, écrit
ce qui n'a plus à être dit.
Je verrouille ma porte. Je sais.

Et je suis en terrasse, attablé, englué de chaleur. Je bois !
Dans la rigole, l'eau usée bute sur les pneus
emportant prospectus, emballages
le télégramme froissé que je lui jette.
Une fille, vis-à-vis de moi, affûte ses jambes
elle se cherche à mes yeux. Qu'elle se penche !
C'est toi qu'elle y verra, Père, plié sur ma pupille, « en momie ».
Au téléphone, le mot fut dit. Un peu sec, non ?
On veut que tu meures et que je me le figure, en plus !
Je bois ! L'eau-de-vie m'inonde, elle me pourrit la gorge.
La ville se met à bruiter en douceur.

Ainsi, tu mourrais, toi, si permanent ?
 On t'aurait, pour ce faire, enlevé
 dans une automobile blanc et bleu où tu aurais pénétré
 consentant à l'exil, sans sirène et sans cérémonie ?
 On serait venu, en plein midi, te cueillir
 à domicile, au vu et su de tous ?
 Du seuil de ta maison à la boîte de tôle
 plusieurs mètres d'air tremblant.
 Tu les aurais franchis, libre
 avant de te coucher dedans
 côte à côte avec ton bagage bâclé, l'œil étonné
 sans un regard pour le jardin – ses floraisons anarchiques –
 ni pour la Mère, ma mère
 sortie sur les marches à te donner l'au revoir ?
 Elle aurait cherché tes yeux et ne les aurait pas eus
 eux, ni rien de toi ?

La veille, il est vrai
 on t'a convaincu de t'en remettre aux mains d'étrangers
 qui accompagnent la mort en professionnels
 d'aller commettre ailleurs cette « saleté »
 et toi, très apeuré de tes pertes d'âme, de sang, tu as dit oui.
 Ce sale moment où l'on ne se reconnaît plus qu'en pointillé
 où l'on surprend que sa chair se défait
 que la trame cède, rongée du dedans !

A la clinique
 on te fait les honneurs, on te pare de blanc.
 A peine couché, tu te replies.
 Tout est dit.

Alors, comme ça, tu désertes ?
 Tu laisses, au jardin, les arbres libres
 le brûlot à ses cendres, la mare à croupir au bas de la pente !
 Que tu aies filé sans demander ton reste, m'étonne.

Je bois ! J'en suis à la moitié du litre
 – trente-cinq degrés purs par trente-cinq degrés sous abri –
 fais le compte
 je tiens l'équilibre entre le titre de l'alcool et le titre du vent.
 L'eau-de-vie me tombe dedans, fait le tour de mon cœur...
 Elle finit par entrer. Debout l'homme !

Bouteille au poing, de table en table, de voiture en poteau
 et me tenant au rire des passants, je funambulise.
 Au carrefour, un feu rouge
 me colle dans une flaque de goudron
 j'y laisse une espadrille
 je poursuis, le pied chaud, je gravis la colline !
 Au sommet, une église... Un château ?
 C'est d'une fraîcheur dedans, d'une résonance !
 Par un escalier en hélice, je monte à l'assaut.
 C'est d'une ivresse quand je trébuche sur le soleil !

Entre les anges et les gargouilles, je zigzague là-haut
 j'ausculte le marbre, les décorures de cuivre des coupoles.
 Tourisme de plein ciel !
 L'alcool me prend le ventre, y serre un nœud coulant
 – Ça y est, mon cœur broie de la gnôle ! –
 me distille aux artères un sang fou.
 Ma sueur pue, ma salive c'est du fiel !
 Seul, sur le chemin de ronde, je flotte.
 Ma main se détend drôlement au bout de mon bras
 elle donne au vide ma bouteille
 qui plane sans bruit sur l'air chaud.

Musique !
 Sous mes pieds, c'est un orgue qui joue ?
 Les notes infiltrent les écailles de la pierre
 me montent à la nuque, me sonnent le crâne
 comme si je tenais la roulette du dentiste entre les dents.
 Pas si fort ! Oh, c'est que je suis ivre, moi !
 La vibration enfle, me vrille, me découd.
 Je ne veux plus rire de rien.